Textes complémentaires Séquence N°3 :

Voltaire « Le Mondain » (1736)

|  |  |
| --- | --- |
| 1510152025303540 | Regrettera qui veut le bon vieux temps,Et l’âge d’or, et le règne d’Astrée,Et les beaux jours de Saturne et de Rhée,Et le jardin de nos premiers parents ;Moi, je rends grâce à la nature sageQui, pour mon bien, m’a fait naître en cet âgeTant décrié par nos tristes frondeurs :Ce temps profane est tout fait pour mes mœurs.J’aime le luxe, et même la mollesse,Tous les plaisirs, les arts de toute espèce,La propreté, le goût, les ornements :Tout honnête homme a de tels sentiments.Il est bien doux pour mon cœur très immondeDe voir ici l’abondance à la ronde,Mère des arts et des heureux travaux,Nous apporter, de sa source féconde,Et des besoins et des plaisirs nouveaux.L’or de la terre et les trésors de l’onde,Leurs habitants et les peuples de l’air,Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.O le bon temps que ce siècle de fer !Le superflu, chose très nécessaire,A réuni l’un et l’autre hémisphère.Voyez-vous pas ces agiles vaisseauxQui, du Texel, de Londres, de Bordeaux,S’en vont chercher, par un heureux échange,De nouveaux biens, nés aux sources du Gange,Tandis qu’au loin, vainqueurs des musulmans,Nos vins de France enivrent les sultans ?Quand la nature était dans son enfance,Nos bons aïeux vivaient dans l’ignorance,Ne connaissant ni le tien ni le mien.Qu’auraient-ils pu connaître ? ils n’avaient rien,Ils étaient nus ; et c’est chose très claireQue qui n’a rien n’a nul partage à faire.Sobres étaient. Ah ! je le crois encor :Martialo n’est point du siècle d’or.D’un bon vin frais ou la mousse ou la sèveNe gratta point le triste gosier d’Ève ;La soie et l’or ne brillaient point chez eux,Admirez-vous pour cela nos aïeux ?Il leur manquait l’industrie et l’aisance :Est-ce vertu ? c’était pure ignorance. |

Diderot *Supplément au voyage de Bougainville* (1796)

|  |  |
| --- | --- |
| 1510152025303540505560 |  Puis s'adressant à Bougainville, il ajouta : " Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre rive : nous sommes innocents, nous sommes heureux ; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature ; et tu as tenté d'effacer de nos âmes son caractère. Ici tout est à tous ; et tu nous as prêché je ne sais quelle distinction du tien et du mien. Nos filles et nos femmes nous sont communes ; tu as partagé ce privilège avec nous ; et tu es venu allumer en elles des fureurs inconnues. Elles sont devenues folles dans tes bras ; tu es devenu féroce entre les leurs. Elles ont commencé à se haïr ; vous vous êtes égorgés pour elles ; et elles nous sont revenues teintes de votre sang. Nous sommes libres ; et voilà que tu as enfoui dans notre terre le titre de notre futur esclavage. Tu n'es ni un dieu, ni un démon : qui es-tu donc, pour faire des esclaves ? 0rou ! toi qui entends la langue de ces hommes-là, dis-nous à tous, comme tu me l'as dit à moi-même, ce qu'ils ont écrit sur cette lame de métal : Ce pays est à nous. Ce pays est à toi ! et pourquoi ? parce que tu y as mis le pied ? Si un Tahitien débarquait un jour sur vos côtes, et qu'il gravât sur une de vos pierres ou sur l'écorce d'un de vos arbres : Ce pays est aux habitants de Tahiti, qu'en penserais-tu ? Tu es le plus fort ! Et qu'est-ce que cela fait ? Lorsqu'on t'a enlevé une des méprisables bagatelles dont ton bâtiment est rempli, tu t'es récrié, tu t'es vengé ; et dans le même instant tu as projeté au fond de ton cœur le vol de toute une contrée ! Tu n'es pas esclave : tu souffrirais plutôt la mort que de l'être, et tu veux nous asservir ! Tu crois donc que le Tahitien ne sait pas défendre sa liberté et mourir ? Celui dont tu veux t'emparer comme de la brute, le Tahitien est ton frère. Vous êtes deux enfants de la nature ; quel droit as-tu sur lui qu'il n'ait pas sur toi ? Tu es venu ; nous sommes-nous jetés sur ta personne ? avons-nous pillé ton vaisseau ? t'avons-nous saisi et exposé aux flèches de nos ennemis ? t'avons-nous associé dans nos champs au travail de nos animaux ? Nous avons respecté notre image en toi. Laisse nous nos mœurs ; elles sont plus sages et plus honnêtes que les tiennes ; nous ne voulons point troquer ce que tu appelles notre ignorance, contre tes inutiles lumières. Tout ce qui nous est nécessaire et bon, nous le possédons.Sommes-nous dignes de mépris, parce que nous n'avons pas su nous faire des besoins superflus ? Lorsque nous avons faim, nous avons de quoi manger ; lorsque nous avons froid, nous avons de quai nous vêtir. Tu es entré dans nos cabanes, qu'y manque-t-il, à ton avis ? Poursuis jusqu'où tu voudras ce que tu appelles commodités de la vie ; mais permets à des êtres sensés de s'arrêter, lorsqu'ils n'auraient à obtenir, de la continuité de leurs pénibles efforts, titre des biens imaginaires. Si tu nous persuades de franchir l'étroite limite du besoin, quand finirons-nous de travailler ? Quand jouirons-nous ? Nous avons rendu la somme de nos fatigues annuelles et journalières la moindre qu'il était possible, parce que rien ne nous paraît préférable au repos. Va dans ta contrée t'agiter, te tourmenter tant que tu voudras ; laisse-nous reposer : ne nous entête là de tes besoins factices, ni de tes vertus chimériques. |
|  |  |